

Ottawa et Moncton, villes romanesques !

Lucie Hotte

Number 132, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40799ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hotte, L. (2006). Ottawa et Moncton, villes romanesques ! *Liaison*, (132), 9–10.

Ottawa et Moncton, villes romanesques !

LUCIE HOTTE

ENFANT, GRANDE LECTRICE, je dévorais des romans qui se déroulaient dans des villes qui m'étaient inconnues : Paris, Londres, New York, voire même Tokyo ou Oslo si ce n'étaient Québec ou Montréal, moins lointaines certes, mais tout aussi éloignées de ma vie quotidienne. C'est d'ailleurs cette ignorance qui me permettait de les imaginer à loisir. Je rêvais du jour où je pourrais visiter ces « pays étrangers », suivre les héros de mes livres préférés à la piste et fréquenter les lieux qu'ils hantaient.

Il ne m'est jamais venu à l'esprit que des romans pourraient avoir pour cadre ma petite ville natale ni même la grande ville voisine, Ottawa. Ces villes connues n'avaient pas, dans mon esprit, de quoi inspirer un écrivain. Elles n'étaient ni exotiques ni mystérieuses. Rien de « romanesque » ne pouvait s'y passer, leurs lieux familiers étant habités par des gens ordinaires, du moins c'est ce que je croyais.

Je ne pense pas que mon expérience de lectrice se distinguait de celle de mes camarades. La littérature était quelque chose qui nous transportait ailleurs, qui nous faisait découvrir des mondes inconnus, qui nous invitait au voyage. Ce n'était certainement pas quelque chose qui parlait de nous, qui parlait de chez nous !

Si ma mémoire est bonne, ce n'est que plusieurs années plus tard, à l'université, que j'ai lu une œuvre littéraire dont l'histoire se déroulait à Ottawa : *Nouvelles de la capitale*, de Daniel Poliquin. J'ai alors découvert le plaisir de reconnaître des rues que je fréquentais, des restaurants où je pouvais m'attabler et, quand certains endroits m'étaient inconnus, je pouvais tenter de les retracer : où avait bien pu se loger le Four Jays ou le Wasteland ? Peut-être même aurais-je pu connaître ou reconnaître certains personnages ?

Aujourd'hui, mes étudiants lisent avec autant de plaisir des textes qui se déroulent dans des lieux qu'ils connaissent, qui mettent en scène des personnages qu'ils reconnaissent et auxquels ils peuvent s'identifier. Est-ce aussi étonnant pour eux que ce l'était pour moi ? Peu importe en fait, puisque ce qui est assuré, c'est que ce plaisir de l'identification est très récent pour les lecteurs appartenant à des communautés minoritaires comme les Franco-Ontariens ou les Acadiens, particulièrement en ce qui a trait à la mise en scène des grands centres urbains. De nos jours, nombreux sont les livres qui ont pour cadre Sudbury, Toronto, Ottawa ou Moncton. Quelle image nous présentent-ils de nos villes ? Comment Daniel Poliquin nous montre-t-il Ottawa ? À quoi ressemble le Moncton de France Daigle ?

Des villes fragmentées

Dès *Temps pascal*, son premier roman, Daniel Poliquin multiplie les références à sa ville, Ottawa. Les noms de rues, de restaurants, de cafés, de magasins abondent contribuant à l'illusion réaliste. Le lecteur ne peut absolument pas s'y tromper : il est à Ottawa, ville romanesque ! À quoi ressemble-t-elle ?

Dans ce premier roman, Léonard Guoin arpente les rues de la Côte-de-Sable. C'est également ce quartier qui est le cadre du roman éponyme, d'abord intitulé *Visions de Jude*. Les personnages de ces romans, comme ceux de *Nouvelles de la capitale*, s'aventurent rarement à l'extérieur de leur quartier, sauf pour se balader au marché By. Les quartiers riches de Rockcliffe et du Petit Édimbourg, tout comme le Glebe, sont certes mentionnés, mais bien peu souvent visités. En fait, la ville se divise entre les quartiers

« Seuls les personnages acadiens ou franco-ontariens sont des habitants permanents. Moncton et Ottawa sont leur point d'ancrage, leur chez-soi. »

francophones et les quartiers anglophones que les personnages connaissent un peu comme s'ils y étaient des touristes. Ainsi, le quartier Glebe est présenté dans *La Côte de Sable* de façon caricaturale : le parc Lansdown, site de l'Exposition d'Ottawa, le bar-laverie et la « librairie marxiste-féministe », voilà pour le Glebe !

D'un roman à l'autre, l'espace s'ouvre aux personnages. Dans *L'Écureuil noir*, Calvin Winter vit certes dans la Côte-de-Sable où il a son immeuble à appartements. Toutefois, il a acheté une maison qu'il loue à Maud Gallant, carillonneuse au Parlement, dans le quartier sino-vietnamien d'Ottawa (EN, 19). S'il ne fréquente pas l'ouest et l'est de la ville, peu de quartiers du centre lui sont inconnus. Avec *La Kermesse*, le plus récent roman de Poliquin, un autre quartier francophone, aujourd'hui démoli, est mis en scène : les plaines LeBreton. Magie du roman qui peut faire revivre un espace ou oublié ou disparu !

Qu'en est-il du Moncton de France Daigle ? Dans *Pas pire*, la cartographie romanesque présente une ville bicéphale, formée de Moncton et de Dieppe. D'un côté du ruisseau et du marais, Moncton, majoritairement anglophone, est une agglomération urbaine moderne, de l'autre, Dieppe, majoritairement francophone, est le lieu de l'origine, de l'enfance et du passé. Chez France Daigle, il n'y a toutefois pas de nostalgie associée à l'origine. Au contraire, Dieppe et, par conséquent le passé, sont présentés de façon fort ironique et humoristique : « Je parle du vieux Dieppe, du Dieppe centre, c'est-à-dire de la paroisse Sainte-Thérèse, avec l'église Sainte-Thérèse longeant la rue Sainte-Thérèse, à côté de l'école Sainte-Thérèse. » (PP, 10) *Petites Difficultés d'existence* est entièrement situé à Moncton, mais ce sont les lieux de la culture acadienne qui sont privilégiés : le centre culturel Aberdeen, les librairies, l'Université de Moncton. Ainsi, on retrouve dans la description de Dieppe et de Moncton, comme dans celle d'Ottawa chez Poliquin, les noms des rues, des endroits (écoles, églises, restaurants, magasins) qui établissent le cadre dans lequel se déplacent les personnages quand ils sont chez eux, car tant les personnages de France Daigle que de Daniel Poliquin sont des voyageurs qui parcourent

plus facilement, semble-t-il, le vaste monde que certains quartiers de leur ville.

Cependant, le Moncton de France Daigle comporte une dimension imaginaire qu'Ottawa n'a pas dans l'œuvre de Poliquin. En effet, la romancière acadienne imagine, dans *Pas pire*, un quartier, celui de la Terre-Rouge, situé à proximité de l'embouchure du ruisseau Hall dont les noms de rues français étonnent : « Carmen et Terry se baladaient maintenant dans les jolies ruelles de la Coopérative du Coude. Ils montèrent la rue des Saules, puis bifurquèrent sur la rue des Toises, jusqu'à l'ancienne rue King, rebaptisée rue Royale » (PP, 112-113).

La ville carrefour

Dans l'œuvre de l'écrivain franco-ontarien, comme dans celle de la romancière acadienne, la grande ville est un lieu de passage. Le quartier de la Côte-de-Sable en est l'exemple par excellence : « La population va et vient, elle change tout le temps. Les diplomates se renouvellent tous les trois ans, les députés et les étudiants tous les quatre ans, les fonctionnaires aux trente ans. Les universitaires y sont presque invisibles : ils disparaissent au printemps et ne reviennent qu'en automne, on ne les voit jamais la fin de semaine et, après la retraite, ils sont remplacés par d'autres qui sont tout aussi invisibles » (EN, 22). Seuls les personnages acadiens ou franco-ontariens sont des habitants permanents. Moncton et Ottawa sont leur point d'ancrage, leur chez-soi.

Lieux réels, lieux réinventés, Ottawa et Moncton deviennent des lieux romanesques, au plus grand plaisir des lecteurs. Aujourd'hui, ce sont les lecteurs européens, africains, sud-américains qui rêvent de visiter nos villes, de suivre Carmen et Thierry à Moncton, Léonard, Calvin, Jude et les autres à Ottawa. Et nous vivons enfin dans un espace exotique et mystérieux ! ■

Lucie Hotte est titulaire de la Chaire de recherches sur les cultures et les littératures francophones du Canada et professeure au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa.